

que c'est en 1830 que celui-ci a pris son premier brevet pour une machine à un fil, une aiguille, donnant le point de chaînette. En 1845, il prenait un nouveau brevet de perfectionnement. Or, ce n'est qu'en 1846 que Howe, revenant à une idée, tombée dans l'oubli d'un de ses compatriotes, Walter Hunt, se faisait breveter pour une machine à deux fils, aiguille et navette. La question de propriété n'est donc pas douteuse, et le rapport du jury de l'Exposition universelle de 1855 a pu dire avec raison : "La machine Thimonnier a servi évidemment de type à toutes les machines à coudre modernes."

Cette machine, offerte par la veuve du pauvre tailleur à la Société des Sciences industrielles de Lyon, a été prêtée par celle-ci à l'Exposition. Il y en a deux états successifs, ainsi que le perfectionnement appelé *couso-brodeur* que M. J. B. Magnin, collaborateur de Thimonnier, avait présenté en 1855 à l'Exposition Universelle de Paris et qui mérita alors une médaille de première classe. Or, si l'on compare ces instruments primitifs à ceux si élégants et si précis qui les environnent, on éprouve le sentiment singulier qui résulte de la contemplation d'un embryon dans lequel les organes encore à peine distincts sont destinés cependant, en se développant, à produire un être bien fait et bien proportionné. Dans sa grossièreté primitive, la machine en bois Thimonnier ne faisait guère que doubler le nombre de points fournis en une minute par une habile ouvrière; mais un premier perfectionnement lui permettait de donner 200 points à la minute, et le *couso-brodeur* Magnin atteignait 300 points. Aujourd'hui, les machines en donnent 1,000 à 1,200; mais, comme pour l'œuf de Christophe Colomb, il fallait trouver d'abord le moyen d'en obtenir 100, et c'est à Thimonnier que revient cet honneur.

Thimonnier est mort à soixante-quatre ans, à Amplepuis; il était né à l'Arbresle en 1783, et la création de la machine à coudre avait été l'occupation de toute sa vie. Les faits divers des journaux nous l'ont montré dernièrement promenant sa machine dans ses voyages et la montrant comme objet de curiosité pour gagner sa vie. Il y a là une peinture pittoresque des misères de l'inventeur, mais elle pourrait faire regarder l'invention comme n'ayant jamais eu de succès plus sérieux. Il n'en est rien. Si Thimonnier a montré sa machine comme une pièce curieuse, ce n'a été que lorsque, en 1836, à bout de ressources, il se vit forcé de quitter Paris pour retourner dans son pays. Auparavant il avait dirigé, dans sa maison Germain, Petit et Co, rue de Sèvres, un atelier où fonctionnaient quatre-vingts de ses machines. C'était en 1831, et il confection-

nait déjà ainsi des vêtements militaires. Ce fut, à ce moment, l'émeute qui brisa l'avenir de la nouvelle invention. Il y avait alors, on se le rappelle, une vive irritation contre les machines chez les ouvriers, qui les accusaient de diminuer le travail; celles de Thimonnier furent brisées, et de longtemps il ne peut réussir à en vendre d'autres.

Un autre déboire l'attendait, et celui-là fut la cause du triomphe d'Elias Howe à l'Exposition Universelle de Londres, en 1851. Par une négligence inexplicable, la machine Thimonnier resta entre les mains du correspondant qui devait la présenter, et elle n'arriva à l'Exposition qu'après l'examen du jury. Celui-ci avait déjà médaillé Howe, et c'est sur cette médaille que ses représentants affirment aujourd'hui la priorité de l'Américain. Il nous semble difficile après les détails que nous venons de donner, de la lui conserver, au moins en France.

Nous devons ajouter, du reste, que la machine Howe est maintenant dépassée. Elle est lourde, elle est brillante, et il y a à côté d'elle une foule d'autres machines qui n'ont pas ces inconvénients. Nous n'en nommerons aucune, parce que nous savons que cette industrie est une de celles qui abusent le plus de la réclame et que nous ne voulons pas paraître complice d'un fabricant particulier. Nous préférons faire sur ce sujet une observation qui vient à l'esprit de tous ceux qui ont eu besoin de ces machines, et qui ne s'expliquent pas le prix exagéré auquel elles se maintiennent malgré la concurrence.

Il est certain que le prix de vente représente un bénéfice de plus de 100, 0/0 sur le prix de revient. En Allemagne, ce qu'on nous vend 250 fr. en vaut 120. Est-ce pour expliquer cette différence qu'on prend soin de donner à nos machines un air d'élégance dont elles pourraient fort bien se passer? Si c'est dans ce but que le palissandre, l'acier argenté, le bronze doré sont employés de préférence au noyer à l'acier simplement poli ou bruni, nous ne comprenons pas qu'il ne se trouve pas un spéculateur intelligent qui, réduisant au minimum le luxe de l'appareil, cherche à le livrer à un prix en rapport avec les ressources des travailleurs auxquels il est destiné. On croirait que la machine à coudre est un meuble inutile, fait pour orner le salon des dames de la haute société et que l'ouvrière n'en a nul besoin. En maintenant ces prix exagérés, sait-on bien ce qui se passe? C'est qu'en dehors des femmes qui achètent une machine pour faire croire qu'elles travaillent, quelquefois il n'y a que les entrepreneuses ayant déjà un capital important qui s'en procurent. Les véritables ouvrières sont incapables de leur faire une sérieuse concurrence par le même moyen. Elles